

LA VISION ROMAINE DE L'ÉTRANGER

STÉRÉOTYPES, IDÉOLOGIE ET MENTALITÉS

Michel DUBUISSON*

« *L'Anglais de la haute classe est noble et distingué.
L'Anglais de la basse classe est vil et bestial
Le Prussien est adonné aux arts et aux sciences
Le Moscovite est attaché à la personne de son souverain
Le François a l'esprit vif et subtil. Il est fier et loyal
et a un sentiment très noble de l'idée de Patrie
Le Japonais est athlétique, cruel et vindicatif
On a peu de renseignements sur le Papou.* »¹ (1)

INTRODUCTION

AUJOURD'HUI

Il y a deux façons de regarder l'autre. Aujourd'hui comme autrefois, l'observation de type ethnographique, s'efforçant à l'objectivité, est nécessairement réservée à un petit nombre de privilégiés, qui ont la possibilité de se mêler suffisamment longtemps à la vie quotidienne d'un peuple étranger et qui sont en mesure d'émettre des jugements nuancés et non prévenus. La plupart des gens, au contraire, tendent naturellement à se satisfaire d'appréciations sommaires, fondées sur des généralisations abusives reproduites sans vérification, quand elles ne sont pas inventées de toutes pièces. Les Écossais sont avarés ; les Anglais sont flegmatiques ; les Polonais boivent trop ; les Français sont chauvins, ignorent la géographie et font bien l'amour — autant de clichés stéréotypés assez connus et assez répandus pour donner naissance à des expressions proverbiales (« soûl comme un Polonais ») ou pour être utilisés de manière implicite (les histoires drôles concernant les Écossais).

Ce type de préjugé, parfois bien enraciné, est évidemment susceptible d'une utilisation humoristique² (2). Il peut aussi avoir des conséquences beaucoup moins plaisantes. Quand un test proposé à des enfants d'une école primaire du Sud des États-Unis fait apparaître qu'un certain

* Une première version de cette étude avait été présentée (sous le titre *Stéréotypes racistes et réputation des peuples dans l'antiquité*) dans le cadre des conférences de recyclage de la section de philologie classique de l'Université libre de Bruxelles, le 26 février 1983. Cette origine explique le caractère volontairement sommaire de l'appareil scientifique et de la bibliographie. — Ce texte a ensuite été publié dans les *Cahiers de Clio*, 81 (printemps 1985), p. 82–98.

¹ Extraits de la *Géographie à l'usage des enfants*, de l'abbé Delarue (Paris, 1827), cités d'après le *Dictionnaire Canard* (numéro spécial du *Canard enchaîné*, décembre 1956), p. 22, art. *Géographie*.

² Cf., par exemple, P. DANINOS, *Les carnets du major Thompson*, ou G. MIKES, *How to be an Alien*.

nombre d'entre eux considèrent comme un fait bien établi que « Les Noirs sont paresseux »³ (3), il est clair que l'on a changé de registre. Il n'y a pourtant pas de différence qualitative entre les deux assertions « les Écossais sont avarés » et « les Noirs sont paresseux » : la tendance à masquer le refus de l'autre par des jugements sommaires est la même dans les deux cas. Seulement, le second de ces préjugés peut servir à justifier l'apparition de comportements hostiles à l'égard de représentants du peuple visé, surtout s'ils sont en contact avec ceux qui l'émettent ou le reproduisent.

C'est donc tout le problème, relevant de la psychologie sociale, des conduites racistes ou para-racistes et de l'attitude envers les immigrés dans les sociétés occidentales modernes qui est ainsi posé à partir de la question, à première vue anodine, des « stéréotypes ».

Le racisme proprement dit, qui implique une référence à la notion pseudo-biologique de « race » et n'apparaît donc qu'avec les sociétés occidentales modernes, n'est qu'une petite partie de cet ensemble, même s'il a généralement les conséquences les plus graves. Le terme tend d'ailleurs aujourd'hui à se généraliser, à tort ou à raison, pour désigner toute espèce d'attitude ou de conduite hostile à l'autre (« racisme anti-jeunes »). Il me paraît cependant préférable de réserver son emploi aux préjugés liés à des traits considérés comme héréditaires : on distinguera ainsi, par exemple, l'antisémitisme moderne, qui est une forme de racisme (le nez crochu des Juifs), de l'antijudaïsme antique, xénophobie aux fondements religieux et culturels.

DANS LE MONDE GREC

Le monde antique n'est pas plus que le nôtre exempt de préjugés ethniques devenus des stéréotypes et qui influencent ou justifient le comportement envers l'autre. Pour les Grecs, et en particulier les Athéniens, qui nous ont laissé le plus grand nombre de textes écrits et donc de témoignages, les Béotiens sont particulièrement bornés, — réputation qu'ils ont gardée jusqu'à nos jours, — les Lacédémoniens sont rudes, austères, frugaux, bien gouvernés (c'est le « mirage spartiate », qui exercera une étrange fascination sur beaucoup d'intellectuels athéniens), les Crétois sont menteurs, les peuples d'Asie mineure, Phrygiens, Lydiens, Cariens, mènent une vie de luxe et de débauche, les Phéniciens sont retors, et ainsi de suite. On assiste, tout comme aujourd'hui, à l'utilisation implicite de tels préjugés, non seulement dans des histoires drôles (les Grecs ont aussi, si l'on peut dire, leurs « histoires belges », qui mettent en scène les habitants d'Abdère)⁴ (4), mais même dans des raisonnements d'apparence très objective. L'historien Polybe (VIII, 15–21) va jusqu'à reprocher son sort au rebelle séleucide Achaïos, amené par tromperie à sortir de la citadelle où il s'était réfugié, attiré dans une embuscade et assassiné. Il n'a eu que ce qu'il méritait : quelle idée aussi d'avoir fait confiance à des Crétois ! Ce stéréotype, particulièrement répandu, va d'ailleurs jusqu'à se lexicaliser : *krétizein*, « faire le Crétois », en grec, c'est « mentir, tromper », de même qu'en latin *graecari*, « faire le Grec », s'appliquera à ceux qui mènent une vie jugée dissolue.

DANS LE MONDE ROMAIN

³ Cité par M. BANTON, *Sociologie des relations raciales* (cf. orientation bibliographique), p. 321.

⁴ On les trouvera dans le recueil anonyme d'époque tardive intitulé *Philogelôs* (*L'ami du rire*), édité par A. Thierfelder (Munich, Heimeran, 1968). Par exemple : « Un Abdéritain, voyant un eunuque en conversation avec une femme, demanda s'il s'agissait de son épouse. On lui rétorqua qu'un eunuque ne pouvait avoir d'épouse. — C'est donc sa fille, conclut-il. » (n° 115).

Car les Romains ont aussi ce genre d'attitude : pour Caton l'Ancien, par exemple, « tous les Ligures sont menteurs », tandis que les Gaulois, bons guerriers, sont bavards. Quant au thème de leur instabilité politique et de leur désunion chronique, il interviendra avec César. Au-delà des préjugés individuels, impossibles à décrire en détail, un certain nombre de jugements, qui apparaissent sans cesse dans les textes les plus divers, peuvent être considérés comme des stéréotypes. Ainsi, les Carthaginois sont perfides, les Egyptiens superstitieux, les Grecs bavards, superficiels et déloyaux, les Numides, et les Africains en général, « incroyablement portés sur le sexe » (*in uenerem incredibile effusi*). Ici encore, les poncifs xénophobes servent de base à des expressions toutes faites, comme la fameuse « foi punique » (*fides Punica*), qui a d'ailleurs pour parallèle la « foi grecque » (*Graeca fides*), moins souvent citée. Ils fondent également, de manière implicite, certaines assertions, comme dans ce texte de Justin où l'historien s'étonne de la retenue dont Hannibal fait preuve à l'égard de ses prisonnières, au point, ajoute-t-il, « qu'on eût cru qu'il n'était pas né en Afrique » (*Histoires philippiques*, XXXII, 4, 11). Un bel exemple d'utilisation des stéréotypes comme postulats est fourni par l'une des écoles de physiognomonie, c'est-à-dire d'identification du caractère en fonction de l'aspect physique (« science » très en vogue dans l'antiquité) :

Ainsi les anciens ont établi trois sortes de principes dans la pratique de la physiognomonie. Prenant d'abord pour modèles les caractères des nations ou des provinces, ils y comparaient chaque individu, disant : « Un tel ressemble à un Egyptien : or les Egyptiens sont rusés, portés à s'instruire, légers, téméraires et portés à faire l'amour ; un tel ressemble à un Celte ou, si l'on veut, à un Germain : or les Celtes sont ignares, courageux et farouches ; un tel ressemble à un Thrace : or les Thraces sont injustes, paresseux et ivrognes. » (Traité de physiognomonie (anonyme latin), § 9, trad. J. André).

L'analogie entre le comportement des Grecs et celui des Romains en la matière n'est cependant que partielle. Les premiers ont, comme on sait, une vision très particulière du monde, qui influence toutes leurs attitudes envers l'étranger. L'humanité est pour eux divisée, d'une façon strictement binaire, en Grecs et non-Grecs ou « Barbares ». Ce concept purement négatif, fondé à l'origine sur la langue (les Barbares sont ceux qui font « bar-bar », c'est-à-dire qui parlent une langue qu'on ne comprend pas), amène inévitablement les Grecs à mettre dans le même sac des peuples d'un niveau de civilisation très différents, et des objections s'élèveront en effet dans ce sens. Platon critique ainsi ceux qui « séparent la race hellénique de tout le reste, comme formant une unité distincte, et, réunissant toutes les autres sous la dénomination unique de barbares, bien qu'elles soient innombrables, qu'elles ne se mêlent pas entre elles et ne parlent pas la même langue, se fondent sur cette appellation unique pour les regarder comme une seule espèce » (*Politique*, 262d, trad. E. Chambry). De telles protestations devaient cependant demeurer isolées : l'ethnocentrisme parfois presque caricatural qui est l'un des traits les plus frappants de la civilisation grecque ne fit que s'accroître à l'époque hellénistique, caractérisée en fait non par la fusion des cultures, comme on l'a répété trop longtemps, mais bien par leur ségrégation. Le schématisme de l'opposition Grec/Barbare n'est en rien affecté par le contact avec les peuples orientaux : ainsi, par exemple, Arrien, l'historien d'Alexandre, continue-t-il, au II^e siècle ap. J.-C., à ignorer superbement la diversité des langues orientales en parlant d'un interprète « bilingue grec-barbare » (III, 6, 6).

LA VISION ROMAINE DE L'ÉTRANGER

À Rome, par contre, le concept de Barbare est un concept étranger, qui ne s'acclimatera jamais tout à fait. La culture grecque, massivement importée à Rome au début du II^e siècle av. J.-C., aura toujours un statut ambigu. Les Romains reconnaissent sa supériorité tout en la supportant mal — de là un mélange d'attrance et de répulsion qui explique bien des attitudes à première vue contradictoires. Le concept de « Barbare », adopté en même temps que la vision du monde dont il faisait partie, ne pouvait que heurter le sentiment national romain. Si tout non-Grec était un Barbare, les Romains eux-mêmes méritaient ce nom, que Plaute, d'ailleurs, leur appliquera; ils héritaient donc de nombreuses connotations péjoratives attachées à ce terme. Son emploi déclenchera par conséquent de vives protestations, de Caton à Cicéron (« Romulus était-il donc un roi barbare ? », déclare ce dernier), et les tentatives pour en modifier le sens seront nombreuses. On voit ainsi certains auteurs latins proposer une conception tripartite (Grecs, Romains, Barbares) ou récupérer à leur profit le principe de la division binaire en opposant Romains et non-Romains. Ces derniers ne seront cependant jamais traités globalement de « barbares » : cela eût conduit à appeler de ce nom les Grecs eux-mêmes, un pas que bien peu de Romains acceptaient de franchir.

La vision romaine de l'étranger présente donc des caractéristiques propres, qui la rendent bien différente de celle des Grecs. L'absence d'un principe de catégorisation globale au départ amène les stéréotypes relatifs aux différents peuples à jouer un rôle beaucoup plus important. C'est à partir d'eux que certains intellectuels tenteront de proposer des justifications et des rationalisations *a posteriori* de type géographique ou climatologique, même si l'unité profonde du système et l'interdépendance de ses éléments avait, comme on va le voir, une tout autre origine.

Si l'on élimine un certain nombre de jugements trop rarement attestés ou liés à des circonstances trop particulières, les stéréotypes romains les plus fréquents et les plus caractéristiques se laissent assez facilement rassembler dans un tableau général.

	ESPAGNOLS	GAULOIS	GERMAINS	SCYTHES, MÉSIENS, ...	AFRICAINS	ÉGYPTIENS	ORIENTAUX		GRECS
							Asie mineure	Parthes (Perses)	
1					absence de religion légèreté (<i>uanitas</i>)	impiété folie fanatique superstition	légèreté (<i>uanitas</i>)		
2	sauvagerie (<i>feritas</i>) belliqueux effrayants (<i>bellicosi</i> , <i>horridi</i>)	ardeur guerrière	ardeur, voire folie guerrière (<i>ferocia, belli furor</i>)	dureté inhumanité sauvagerie effrayante (<i>immanitas</i>) « les barbares des barbares » (<i>ipsorum barbari barbarorum</i>)	cruauté ruses procédés déloyaux	inaptes à la guerre (<i>imbelles</i>)	mous lascifs efféminés	ardents au combat impétueux	<i>imbelles</i> mous débauchés
3			« loyauté chancelante » (<i>fluxa fides</i>)		<i>perfidia</i> (cf. la <i>fides punica</i>)			<i>perfidia</i> tromperie (<i>fraus</i>)	subtilité, ruse (<i>calliditas</i>) <i>perfidia</i> « aucune loyauté » (<i>nulla fides</i>) : la Graeca fides
4		désunion mobilité d'esprit légèreté (<i>uanitas</i>)			« incroyablement portés sur le sexe » (<i>in uenerem incredibile effusi</i>) incapacité de réprimer ses pulsions (<i>impotentia</i>)			parlent pour ne rien dire (<i>uani loqui</i>)	légèreté (<i>leuitas</i>) volubilité négligence manque de sens des convenances (<i>ineptia</i>)
5								insolence (<i>superbia</i>)	arrogance impudence
6		rudes rustiques incultes stupides				« de vieille culture » (<i>prisca doctrina</i>)			raffinement excessif de culture trop malins immoralité

SON UNITÉ PROFONDE

Ce tableau est d'autant plus utile pour comprendre un aspect important de la mentalité romaine qu'il permet de mettre en évidence, au-delà de la diversité apparente des traits relevés, l'unité profonde de la vision romaine de l'étranger.

C'est ce que je voudrais essayer de montrer, après quelques remarques préliminaires indispensables.

On ne peut manquer d'être frappé, au premier abord, de la manière dont ces notations, celles qui servent le plus fréquemment aux Romains à caractériser un peuple étranger, appartiennent dans l'ensemble à un seul registre, celui, pourrait-on dire, de la personnalité morale des différents peuples. Il ne manque d'ailleurs pas, dans les textes latins, d'affirmations d'ordre théorique sur l'existence d'une « psychologie des peuples » avant la lettre : « Les cités, comme les individus, ont leur caractère : les peuples aussi sont irascibles, intrépides ou craintifs : certains sont davantage portés sur le vin ou sur l'acte sexuel » dit par exemple Tite-Live (XLV, 23, 14).

Soit dit en passant, on trouve en revanche dans les textes latins (et grecs) fort peu de notations physiques : c'est ce qui différencie le racisme moderne, fondé sur les caractères innés ou supposés tels, de la xénophobie antique, de type essentiellement culturel. Les remarques émises par les Romains sur l'aspect extérieur de certains étrangers (la haute taille et les cheveux roux du Germain, la pigmentation de la peau des « Éthiopiens », c'est-à-dire des Noirs, ou la forte poitrine des femmes noires) semblent dictées par l'étonnement ou la surprise plutôt que par le mépris. Le Noir, dans l'antiquité romaine, a pu être montré du doigt comme une bête curieuse : il ne paraît guère, sauf exception, avoir été rejeté ou maintenu dans une condition inférieure pour le seul motif de son type ethnique. Même la « puanteur des Juifs » (*fetor Iudaicus*), qui apparaît tardivement dans les textes latins, est une notation d'origine culturelle et non physique : elle provient de leur prétendue mauvaise haleine, elle-même liée au jeûne qu'ils sont censés pratiquer le jour du sabbat.

Certains des traits de ce tableau ont une origine étrangère, en particulier grecque — par exemple la mollesse des Orientaux, ou la déloyauté des Carthaginois, qui était pour les Grecs celle, dès Homère, des Phéniciens. Cependant, tous les stéréotypes appliqués par les Grecs aux peuples en cause n'ont pas pour autant été repris : certains d'entre eux, même parmi les plus fréquents ou les plus caractéristiques, ont disparu. Ainsi, le thème qui revient le plus souvent chez les auteurs grecs à propos des Carthaginois est sans doute l'excellence de leurs institutions : comme Sparte ou la Crète, Carthage est, pour Isocrate, Aristote ou Polybe, une cité proverbiallement bien gouvernée. Cet aspect n'est jamais mentionné dans les textes latins, fût-ce pour être nié : tout se passe comme s'il n'intéressait pas les Romains, comme s'il n'entrait pas dans un tableau volontairement limité à certains éléments jugés significatifs.

Le tout est de savoir par rapport à quoi ces traits ont été jugés pertinents et en fonction de quels schémas préétablis ils ont été retenus, de retrouver, si l'on veut, le système qui donne son sens à l'ensemble. La manière dont les Romains eux-mêmes ont tenté d'y mettre de l'ordre peut jeter quelque lumière sur ce point.

Le tableau fait apparaître une opposition assez nette entre deux zones géographiques, l'une et l'autre approximativement en forme de croissant. À la vaillance des peuples du Nord et de l'Ouest, des Espagnols aux Scythes, s'oppose la « mollesse » ou la perfidie des Orientaux et des Africains, ou bien

inaptes à se battre, ou bien recourant, pour suppléer à leur manque de valeur guerrière, à des ruses plus ou moins déloyales. Certains intellectuels romains « expliqueront » cette opposition à l'aide d'une théorie de l'influence du climat sur les mœurs qui remonte à l'école hippocratique, mais qui place évidemment au centre du monde, dans le meilleur et le mieux tempéré des climats, non plus la Grèce, mais bien Rome. On la trouve clairement exprimée chez Vitruve (*De l'architecture*, VI, 1) :

Les peuples méridionaux ont l'esprit plus vif et plus pénétrant, à cause de la subtilité de l'air et de la chaleur qui règne dans leur pays ; tandis que les peuples du Nord, comme étouffés par l'épaisseur de l'air et par les vapeurs humides qu'ils respirent, ont l'esprit beaucoup plus lourd. Mais si les habitants du Midi ont l'esprit plus pénétrant, plus fécond et plus inventif, ils sont souvent sans vigueur quand il s'agit de faire quelque action de bravoure, parce que le soleil a comme épuisé par son ardeur toute la force de leur courage ; tandis que ceux qui sont nés dans les pays froids sont plus propres au métier des armes, et plus prompts à courir avec assurance au-devant de toute sorte de dangers ; mais c'est avec une pesanteur d'esprit inconsidérée et sans aucune maturité de conseil. La nature ayant ainsi partagé l'univers en deux climats d'une température tout à fait opposée, qui rendent toutes les nations différentes les unes des autres, les dieux ont voulu que les Romains fussent placés au milieu de ces deux différents espaces du monde : ce qui fait que généralement les peuples d'Italie sont également pourvus de la force du corps et de celle de l'esprit, qui font la valeur et le courage. On peut dire que les Romains, placés entre le nord et le midi, possèdent tout ce qu'il y a de meilleur entre ces deux extrémités du monde ; car ils jouissent d'un climat tempéré, et par leur prudence ils triomphent de la force des barbares : de même que, par leur valeur, ils déjouent l'astuce et l'adresse des peuples méridionaux. Le ciel a donc placé la capitale du peuple romain dans une région merveilleusement tempérée, pour qu'elle fût capable de commander à toute la terre. (tr. Nisard).

Ce type d'explication après coup ne nous apprend évidemment rien sur l'origine des stéréotypes ni sur la raison pour laquelle certains traits, plutôt que d'autres, ont été retenus au départ et sont fréquemment cités. Il peut cependant contribuer à nous mettre sur la voie en rappelant fort opportunément à notre attention l'ethnocentrisme romain, au sens le plus propre et le plus concret du terme : Rome est au centre de l'univers. L'explication de la vision romaine de l'étranger ne devrait-elle pas être cherchée, en fait, dans la mentalité romaine elle-même ?

Je voudrais formuler à cet égard une mise en garde qui paraîtra sans doute d'un bon sens un peu plat, mais qui me semble avoir été fréquemment perdue de vue. Trop souvent, en effet, ceux qui recherchaient l'origine des préjugés grecs ou romains à l'égard des peuples étrangers ont eu tendance à s'interroger sur ces peuples eux-mêmes et à se demander ce qui, dans leur culture ou dans leur histoire, avait pu être déformé ou mal interprété. On se penchait alors sur la façon de vivre des Béotiens, par exemple, pour expliquer en fin de compte que la rusticité relative de leur mode d'existence pouvait, au yeux des Athéniens suprêmement raffinés, passer pour la marque d'esprits un peu attardés, voire inintelligents. Cela revenait, en fait, à commencer par adopter le préjugé que l'on étudiait pour tenter ensuite de l'atténuer. Ainsi trouve-t-on dans certains ouvrages du début du

siècle⁵ (5) des développements en apparence objectifs, et qui du reste se veulent tels, sur ce qui a pu, chez les Grecs, susciter la xénophobie et l'hostilité des Romains — de là, par exemple, de longues supputations sur la rapidité de débit comparée du grec et du latin, pour trouver à toute force une cause objective au reproche de volubilité adressé aux Grecs.

On est sans doute davantage conscient aujourd'hui du fait que le préjugé xénophobe ou raciste est avant tout une attitude destinée à légitimer un comportement : loin d'inspirer l'hostilité à l'égard de l'autre, il sert au contraire à la couvrir d'un voile plus ou moins respectable. Aussi faut-il en chercher les origines non chez celui qui en est la victime, mais bien évidemment chez celui qui le crée et le répand. Après tout, si quelqu'un entre chez moi en déclarant avoir vu un éléphant rose dans mon vestibule, ma première réaction sera de lui dire qu'il boit trop, et non de me demander avec inquiétude ce qui, dans mon vestibule, pourrait être confondu avec un éléphant rose...

LES CAUSES

Il en allait de même, bien entendu, à Rome. On comprendra mieux, par exemple, l'hostilité de Juvénal envers les Grecs en alignant un certain nombre de causes **subjectives**, liées par exemple à sa personnalité, qu'on peut comparer, sur le plan psychologique, à celle d'autres polémistes racistes célèbres, et surtout aux tensions de la société où il vit. Les Romains aisés aiment à s'entourer de philosophes et d'écrivains dont la présence donne du lustre à leur maison : les Grecs établis à Rome sont en général plus aptes que les Romains de la même classe sociale à exercer des activités demandant une haute qualification intellectuelle : ils tendent donc à supplanter dans la faveur des riches les « clients » romains traditionnels, d'où la rancœur de ceux-ci, dont Juvénal se fait le porte-parole, et le reproche de « flatterie », *adulatio*, adressé aux Grecs.

Quant aux causes apparemment **objectives** de la xénophobie, par exemple la façon dont certaines coutumes et certains rites des peuples orientaux ont pu être mal interprétés ou déformés pour faire croire à un style de vie particulièrement débauché, elles n'expliquent pas grand-chose à elles seules. On ne voit en définitive que ce qu'on veut voir. Si le sabbat a été systématiquement entouré de ragots par des auteurs qui se montraient par ailleurs fort capables d'observer et de décrire correctement les mœurs de certains peuples étrangers, c'est qu'il s'agissait avant tout, pour eux, de justifier après coup une hostilité de principe liée à leur propre vision du monde.

On comparera par exemple le tableau que Tacite fait des Germains, corroboré aujourd'hui sur bien des points par les recherches des germanistes modernes, avec la vision presque paranoïaque qu'il a des Juifs, pourtant bien mieux connus à son époque (*Histoires*, V, 4–5).

À PROPOS DES JUIFS

Ceux-ci posent d'ailleurs, dans cette enquête, un problème tout à fait particulier. On aura remarqué qu'ils ne figurent pas comme tels dans le tableau : c'est que les indications qui les concernent sont trop vagues ou trop précises. Les Juifs sont d'abord, pour le monde gréco-romain, des Orientaux comme les autres : le Grec Mégasthène, par exemple, voyait en eux une caste de prêtres syriens. Les Romains relèvent à leur propos, comme chez les peuples voisins, des croyances et des rites qu'il

⁵ Cf., par exemple, A. BESANÇON, *Les adversaires de l'hellénisme à Rome pendant la période républicaine*, Paris-Lausanne, 1910.

trouvent absurdes (*superstitio*) ainsi qu'un mode de vie jugé trop libéral en matière sexuelle et taxé de débauche ou de perversion. Les choses auraient pu en rester là : mais la forte proportion de Juifs dans la population des grandes villes, en particulier Rome, et l'influence de l'anti-judaïsme gréco-égyptien, représenté par des intellectuels aussi célèbres et aussi influents qu'Apollonios Molon, le maître de Cicéron, amena les Romains à regarder les coutumes juives de plus près et d'une manière plus systématiquement malveillante que celles de n'importe quel autre peuple. De là, dans la littérature du 1^{er} siècle ap. J.-C., un ensemble particulièrement important de notations judéophobes. Le texte des *Histoires* en est à la fois le condensé et l'aboutissement. Les efforts de Tacite pour accabler les Juifs ont quelque chose de pathétique : il met en évidence les traits considérés comme négatifs (l'exclusivisme, la solidarité de groupe) et annule l'effet des traits positifs en les supposant dus à une intention maligne (par exemple le sacrifice, également connu à Rome et donc jugé « normal », de certains animaux, ne serait entré dans les mœurs juives que par dérision envers les Égyptiens, qui considèrent ces animaux comme sacrés). Surtout, il présente systématiquement de façon péjorative des traits en principe neutres. Ainsi la circoncision serait-elle liée aux mauvaises mœurs des Juifs : elle leur servirait de signe de reconnaissance dans des orgies ; l'interdiction faite aux non-Juifs de pénétrer dans le Temple serait destinée à dissimuler qu'on y adore en fait une tête d'âne, et ainsi de suite. Tous ces ragots empruntés aux polémistes alexandrins sont accumulés sans aucune critique et sans craindre l'incohérence — quelques lignes après avoir fait mention de la pseudo-tête d'âne, Tacite insiste sans sourciller sur l'aniconisme total des Juifs, leur refus de représenter de manière figurée quelque être vivant que ce soit.

La judéophobie qui apparaît dans un certain nombre de textes latins est donc, dans l'ensemble des attitudes xénophobes romaines, un cas tout à fait particulier, qui mériterait une étude spéciale. La question de ses rapports avec l'antisémitisme moderne serait évidemment au centre de cette recherche, qu'il m'est impossible d'entamer ici⁶ (6).

L'ORIGINE DES STÉRÉOTYPES

Revenons au problème des stéréotypes romains en général. Leur origine ne pourra être trouvée, et le tableau ci-contre ne pourra donc être expliqué, on l'a vu, que si l'on cherche du côté des Romains eux-mêmes. Ceci nous ramène à la question de départ — qu'est-ce qui a pu amener ce peuple à se doter d'une vision cohérente de l'étranger et quel est le principe qui fonde cette cohérence ?

C'est le moment de rappeler l'une des caractéristiques essentielles de la mentalité romaine, du reste également présente dans le texte de Vitruve. Rome apparaît avant tout, dans l'image que ses intellectuels cherchent à en donner, comme un peuple qui s'est donné une mission et qui y trouve sa raison d'être.

« D'autres (entendons, naturellement, les Grecs) façonneront avec plus de souplesse, — je le crois volontiers, — un bronze qui semblera respirer ; ils tireront du marbre des visages pleins de vie ; ils plaideront mieux leurs causes ; ils décriront au compas les mouvements célestes et diront le lever des constellations : toi, Romain, souviens-toi de régir les peuples sous ton empire. Ce seront là tes talents, ainsi que d'imposer des conditions de paix, d'épargner les vaincus et de soumettre les insolents » : ce passage célèbre de l'*Énéide* (VI, 847-853), poème national qui est sans doute la

⁶ On trouvera les témoignages sur les principaux stéréotypes anti-judaïques commodément rassemblés dans M. WHITTAKER, *Jews and Christians : the Roman Views*, Cambridge, 1984.

manifestation la plus achevée de l'idéologie romaine, exprime avec une grande netteté une conviction qui apparaît sans cesse dans les textes. L'aptitude particulière de Rome, sa mission historique, sa raison d'être, c'est de gouverner le monde : l'extraordinaire réussite de la conquête n'est pas due aux circonstances, comme le suggèrent certains Grecs hostiles au nouveau pouvoir et contre lesquels Polybe polémique déjà (cf. I, 63, 9) mais bien à la Fortune, ce signe tangible de la faveur des dieux qui récompense un certain nombre de qualités exceptionnelles. Pour les Romains, on n'a pas de chance par hasard, mais bien parce qu'on la mérite . de là tout l'impact politique d'un surnom comme celui de Sulla, « Felix » (l'heureux, c'est-à-dire celui à qui tout réussit) ou d'un slogan comme celui de la *Fortuna Caesaris*. Plutarque consacrera d'ailleurs à la question un traité entier (*De la Fortune des Romains*, Mor. 316B–326D).

Les qualités justifiant le succès de Rome allaient rapidement être organisées en un système à la fois très cohérent et très complexe — ce sont les fameux « concepts de valeur » (*Wertbegriffe*) romains. Tous ces termes, *pietas*, *uirtus*, *fides*, *grauitas*, sont à la fois très difficiles à définir et pratiquement impossibles à traduire, d'abord à cause de leur richesse de contenu, mais aussi et surtout parce que chacun d'entre eux ne prend, précisément, tout son sens qu'en fonction de tous les autres. La *pietas*, beaucoup plus vaste que notre « piété », et sans grand rapport avec elle, est faite de soumission à la volonté des dieux et de respect de l'ordre du monde : véritable « sens de la hiérarchie », elle place sur le même plan les rapports entre l'homme et les dieux, entre l'enfant et les parents, entre le citoyen et la cité. Peut-être est-elle, comme le suggère Cicéron, la plus romaine des vertus :

Nous avons beau, pères conscrits, nous flatter au gré de nos désirs, ce n'est pas néanmoins par le nombre que nous avons surpassé les Espagnols, ni par la force les Gaulois, ni par l'habileté les Carthaginois, ni par les arts les Grecs, ni enfin par ce bon sens naturel et inné propre à cette race et à cette terre les Italiens eux-mêmes et les Latins, mais c'est par la piété et la religion, et aussi par cette sagesse exceptionnelle qui nous a fait percevoir que la puissance des dieux règle et gouverne tout, que nous l'avons emporté sur tous les peuples et toutes les nations.
 (Sur la réponse des haruspices, 19, trad. P. Wuilleumier et Annie Tupet).

C'est en tout cas la caractéristique principale du héros romain par excellence, le « pieux Énée » (*pius Aeneas*). La *uirtus*, au contraire, est une notion tout à fait positive — c'est, dans une société essentiellement masculine, l'ensemble des qualités de l'homme digne de ce nom à leur degré le plus élevé. Le concept se précise en fonction des contextes, très variés, où il apparaît : courage du soldat, énergie de l'homme d'action, activité de l'homme politique. La *fides*, liée à la *pietas*, c'est bien plus qu'un simple respect des engagements — c'est la relation bivalente, faite de confiance d'un côté et de loyauté de l'autre, entre un patron et son client, mais aussi entre deux citoyens, entre l'ensemble des citoyens (*fides Quiritium*) et même entre Rome et les peuples soumis par elle. C'est, selon la formule de P. Boyancé, « le fondement moral de l'ordre romain » : c'est aussi la pièce maîtresse du système social et idéologique de Rome⁷ (7). La *grauitas*, qui s'opposera à l'*humanitas* venue des Grecs, est l'ensemble des règles de conduite que s'impose le Romain traditionnel. Le *uir grauis* est celui qui exerce avec tout le sérieux qui convient et avec l'indispensable respect de la tradition son activité normale d'homme libre et de Romain, son « métier de citoyen » pour reprendre l'heureuse formule

⁷ P. BOYANCÉ, *Les Romains, peuple de la fides*, dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1964, p. 419–435.

de Claude Nicolet. La *maiestas*, enfin, c'est la supériorité naturelle, fondée sur l'ordre des choses, du magistrat sur les autres citoyens, du peuple romain sur les autres peuples (*maiestas populi Romani*).

Ces quelques concepts, trop sommairement esquissés ici, mais qu'on trouvera analysés en détail ailleurs (voir ci-dessous la bibliographie), ne sont pas seulement la clé de bien des aspects de la vie et de la pensée romaines (ce qui explique le grand nombre d'études qu'on leur a consacrées). Ils permettent aussi d'y voir plus clair dans le problème de la vision romaine de l'étranger.

Il suffit de se reporter à nouveau au tableau rassemblant les stéréotypes les plus caractéristiques pour constater qu'ils prennent leur sens en fonction du système de valeurs romain tel qu'il vient d'être schématiquement décrit. Les traits de la personnalité et du caractère des différents peuples que les Romains jugent dignes d'intérêt sont, en réalité, ceux qui forment l'envers de l'image que Rome a d'elle-même. Les défauts reprochés à l'étranger ne sont pas choisis au hasard — seuls sont relevés ceux qui constituent l'antithèse d'une vertu romaine.

1. L'absence de *religio*, la superstition, la *uanitas* : autant de formes d'une absence de *pietas*.
2. La mollesse des peuples orientaux est une absence de *uirtus* détournée de son sens, une fausse *uirtus*, à peine un succédané.
3. Sous des formes et à des degrés divers, de l'excès de ruse et de subtilité à la déloyauté pure et simple, tous les peuples étrangers manifestent leur absence de *fides*.
4. Esclaves de leurs sens, comme les Africains, incapables de se discipliner, comme les Gaulois, légers, instables, et ignorant les convenances (*inepti*), comme les Grecs, tous les peuples étrangers souffrent d'un manque de maîtrise de soi (*impotentia sui*) et d'une « légèreté » (*leuitas*) qu'ils ont d'ailleurs en commun avec les femmes et les enfants et qui procèdent, en définitive, d'une absence rédhibitoire de *grauitas*.

Enfin, les peuples qui semblent mettre en cause, d'une façon ou d'une autre, la supériorité innée de Rome, en rivalisant avec elle sur le plan militaire (Parthes) ou culturel (Grecs) sont taxés d'arrogance ou de « superbe », — ce qui est précisément le nom dont les Grecs, de leur côté, désignent la *maiestas* romaine (*hyperèphania*).

On remarquera d'autre part l'intérêt porté au degré de civilisation, en tant qu'il éloigne d'un état de nature nécessairement mauvais (rien n'est plus étranger aux conceptions antiques que le « bon sauvage »). Il n'est cependant pas recommandable non plus d'étaler une culture trop raffinée — elle expose aussitôt (dans le cas des Grecs ou des Orientaux, par exemple) au reproche de mollesse ou d'immoralité. C'est l'une des réponses romaines au complexe d'infériorité provoqué par l'irruption à Rome de la culture grecque.

UNE VISION SYSTÉMATIQUE ET COHÉRENTE

La vision romaine de l'étranger, en tant qu'attitude collective suffisamment caractéristique et suffisamment répandue, ne peut guère se déduire des jugements formulés de manière réfléchie et explicite par certains intellectuels aux opinions plus ou moins originales — Juvénal comme tel n'est guère plus représentatif qu'Aristophane ou que Céline, pas plus d'ailleurs que l'antiracisme de certains penseurs grecs, défendant la conception de l'unité du genre humain, ne correspond nécessairement à une attitude répandue parmi les Grecs dans leur ensemble. Ce qui peut, en

revanche, nous mettre sur la voie, c'est le relevé des préjugés à la fois les plus fréquemment attestés dans toutes sortes de textes et qui sont devenus stéréotypés au point de passer en proverbe ou de fonder de manière implicite des raisonnements ou des jugements. Le tableau (nécessairement présenté ici de façon sommaire) que ces stéréotypes permettent de dresser fait apparaître une vision de l'étranger particulièrement systématique et cohérente : seuls certains traits, jugés pertinents, sont constamment cités, tandis que d'autres, qui appartenaient pourtant à la même tradition d'ethnographie populaire, sont écartés. Ce qui fonde la pertinence des clichés retenus, c'est tout simplement l'idéologie romaine traditionnelle, l'ensemble des valeurs ancestrales légitimant la prétention de Rome à gouverner le monde . les défauts des peuples étrangers sont l'envers des qualités romaines.

La vision romaine de l'autre a pu être d'autant plus facilement organisée en fonction de ce schéma qu'elle n'était pas, comme celle des Grecs, dominée au départ par un principe binaire de catégorisation. Il n'y a pas, à Rome, d'image globale de l'étranger en tant que tel : les différents stéréotypes du tableau présenté ici sont pour la plus grande part inconciliables entre eux, et ils ne peuvent servir à dessiner l'image cohérente d'une anti-Rome unique. La mollesse des Orientaux et la sauvagerie des peuples du Nord, pour procéder toutes deux d'une absence de *uirtus*, n'en sont pas moins aux antipodes l'une de l'autre. Quant à la *ferocia* et aux appétits sexuels hors du commun, ce sont deux traits qui ne paraissent guère, en tout cas d'un point de vue romain, pouvoir coexister chez un même peuple.

Peut-on parler, à propos de ces poncifs souvent pleins d'hostilité ou de mauvaise foi, d'un « racisme » romain au sens propre du terme ? Il me semble possible d'apporter à cette question une réponse d'ensemble négative, et cela notamment pour la raison suivante. Non seulement le préjugé xénophobe ne porte pratiquement jamais, comme on l'a vu, sur l'aspect physique ou sur des caractéristiques qui seraient innées, mais Rome, à la différence des Grecs, se distingue précisément par une extraordinaire capacité d'assimilation. Le nombre des étrangers acquérant le statut de citoyen romain et la culture gréco-romaine ne cessera d'augmenter tout au long de son histoire. Cela suscitait d'ailleurs l'étonnement, voire les critiques des Grecs, qui étaient pourtant les principaux bénéficiaires de ce processus. Avant qu'Aelius Aristide, dans son fameux *Éloge de Rome* (II^e siècle après J.-C.), ne fasse de cette facilité à s'y intégrer l'un des principaux titres de gloire de l'ordre romain, Denys d'Halicarnasse, pourtant davantage habitué, d'ordinaire, au panégyrique sans nuance, se demande comment, à force d'admettre des apports étrangers (et il s'agit encore surtout, à ce moment, — fin du I^{er} siècle av. J.-C., — des peuples italiens), Rome ne s'est pas « entièrement barbarisée » (*Antiquités romaines*, I, 90). Quant à Mithridate, roi gréco-oriental soulevé contre elle, il fera du caractère composite et pluriethnique de son adversaire l'un des principaux thèmes de sa propagande destinée aux Grecs — Rome est un « dépotoir d'immigrants » (*conluuies conuenarum*, cité par Justin, XXXVIII, 7, 1).

La proportion croissante de citoyens romains d'origine étrangère contribua d'ailleurs assez vite, sous l'Empire, à l'aménagement du système et au changement de valeur de certains stéréotypes. Quand Martial, par exemple, mentionne la rudesse des Espagnols, il l'oppose toujours à la mollesse des Orientaux, mais il a bien entendu cessé de lui attribuer, étant lui-même Espagnol d'origine, un caractère péjoratif.

Dans cet empire de plus en plus composite et où la source principale de tensions d'ordre culturel, la confrontation avec l'hellénisme, est en voie de résorption, les clichés systématiquement négatifs tendront à se spécialiser et à se localiser. Une nouvelle image de l'autre, très négative, se forme aux environs du III^e siècle ap. J.-C. : elle concerne les éléments incontrôlés qui, au nord et à l'est, menacent de plus en plus l'ordre romain. De nouveaux stéréotypes se forment dans la ligne des anciens : les Vandales ont gardé jusqu'à aujourd'hui une mauvaise réputation venue de l'hostilité que leur témoignait Justinien, pour qui ils représentaient le principal obstacle dans son effort de reconquête de l'Occident. Le terme *barbarus*, fréquemment employé, apparaît avec son sens moderne : nous parlons encore souvent d' « invasions barbares » là où il faudrait parler de la pénétration ou de l'infiltration germanique, reprenant ainsi, sans y penser, un des éléments essentiels de l'idéologie du Bas-Empire. Comme dans la Grèce du IV^e siècle et pour les mêmes raisons, l'accent mis sur le danger que représente le Barbare, non-Grec ou non-Romain, est surtout une façon de chercher à refaire l'union sacrée contre l'extérieur et à résoudre des tensions internes dont la Grèce classique comme le monde romain finiront par mourir.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

1. Sur la « psychologie des peuples », le racisme, les stéréotypes, et leur antidote, le regard ethnologique :

M. BANTON, *Sociologie des relations raciales*, trad. par M. Matignon, Paris, Payot, 1971.

L. POLIAKOV, Chr. DELACAMPAGNE, P. GIRARD, *Le racisme*, coll. « Point de départ », Paris, Seghers, 1976.

Claude LEVI-STRAUSS, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.

Christian DELACAMPAGNE, *Une histoire du racisme*, Paris, Le Livre de Poche, 2000.

Une revue, intitulée *Le Genre humain*, est depuis 1981 consacrée exclusivement à ce sujet.

À titre de comparaison :

Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux XIX^e et XX^e siècles. Sources et méthodes pour une approche historique, sous la dir. de J. Pirotte, Louvain-la-Neuve-Louvain, 1982

2. Sur la vision de l'autre, la xénophobie et le « racisme » dans l'antiquité gréco-romaine :

N.K. PETROCHILOS, *Roman Attitudes to the Greeks*, Athènes, 1974 (parfois décevant, mais seule étude d'ensemble sur le sujet).

A. MOMIGLIANO, *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation*, trad. par M.-Cl. Roussel, coll. « Textes à l'appui », Paris, Maspero, 1979.

J.P.V.D. BALSDON, *Romans and Aliens*, Londres, Duckworth, 1979 (souvent anecdotique, mais agréable à lire et contenant une masse de faits).

J.-A. DAUGE, *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, coll. « Latomus », vol. 176, Bruxelles, 1981 (à l'opposé du précédent : très systématique et fondé sur des a priori ; voir mon c. r. dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 61 [1983], p. 186–188).

Chr. DELACAMPAGNE, *L'invention du racisme. Antiquité et Moyen Age*, Paris, Fayard, 1983 (excellent et stimulant).

3. Sur l'idéologie romaine »

Pierre GRIMAL, *La civilisation romaine*, coll. « Les Grandes Civilisations », Paris, Arthaud ; rééd. dans la coll. de poche « Champs », Flammarion (court mais lumineux).

Michel MESLIN, *L'homme romain, des origines au I^{er} siècle de notre ère. Essai d'anthropologie*, coll. « Le temps et les hommes », Paris, Hachette, 1978.

Joseph HELLEGOUARC'H, *Le vocabulaire des relations et des partis politiques sous la République*, 2^e éd., Paris, Belles Lettres, 1972.